

Atelier 4 : Get off their backs! Laissez donc les pauvres tranquilles !

Il faut sortir les pauvres de la pauvreté, il faut aider le tiers monde; il faut permettre aux pauvres de profiter de nos richesses...

Et si le meilleur service que l'on pouvait rendre aux « pauvres » était en fait de ne pas s'occuper d'eux ? De les laisser tranquilles ? De s'abstenir, selon le principe de précaution, d'aller faire plus de dégâts qu'autre chose en jouant les bons samaritains ? Outre une critique de la notion et de la pratique de l'aide, cet atelier s'interrogera sur les définitions de la pauvreté, des richesses, des besoins, etc. Et si le plus grand scandale n'était pas dans la pauvreté, mais dans la richesse ?

- > **Majid Rahnema** (ancien diplomate, Iran) – **Quand la misère chasse la pauvreté**
- > **Serge Latouche** (La Ligne d'Horizon, France) – **Pauvreté et infortune**
- > **Lakshman Yapa** (Pennsylvania State University, Sri-Lanka/Etats-Unis) – **Get off the backs of the poor**
- > **Oswaldo de Rivero** (diplomate Pérou) – **La création de la pobreza**

> Quand la misère chasse la pauvreté

Majid Rahnema (ancien diplomate, Iran)

Je suis imprésentable pour plusieurs raisons, la première étant qu'avec mes très rares cheveux j'ai porté de très nombreux chapeaux. Je suis un ancien diplomate, et toute ma vie j'ai suivi cette question de la pauvreté. J'ai un peu vécu à l'ombre de plusieurs pauvretés, la pauvreté qui s'appelle misère dans le pays d'où je viens et où j'ai vécu, l'Iran, et puis la pauvreté institutionnalisée, la pauvreté modernisée, et la misère morale dans laquelle nous vivons. J'ai côtoyé tout cela et, depuis quelques temps, je travaille sur un ouvrage, à paraître en septembre 2002 chez Fayard, qui va s'appeler « Quand la misère chasse la pauvreté », et déjà cela vous donne déjà une idée de ce que l'on pourra peut-être discuter aujourd'hui.

Je me suis rendu compte au départ qu'on ne parle jamais de la même chose quand on discute de la pauvreté et j'ai trouvé personnellement **quatre obstacles**.

Premier obstacle. Le premier obstacle est d'ordre à la fois sémantique et historique. Les mots pauvres et pauvreté, tout autant que riches et richesse, n'ont jamais eu la même signification pour tous. Tous deux sont des constructions sociales, culturellement établies, qui échappent à toute définition universellement acceptable. Tous deux acquièrent des sens différents, sinon opposés, selon les contextes

spécifiques dans lesquels ils se trouvent placés. Tous deux souffrent des sens particuliers qui leur ont été donnés dans les sociétés historiquement constituées. Pour commencer une conversation il faudra donc tenter de débroussailler le chemin et, si possible, contourner cette difficulté majeure. Pour ceux qui s'intéressent plus particulièrement à l'histoire de la pauvreté, j'ajouterai ceci. À ma connaissance, le mot pauvreté ou le substantif pauvre a été absent du vocabulaire de toutes les langues, pendant des millénaires. Pauvre existait en tant qu'adjectif et ce, pour indiquer que quelque chose n'était pas à la hauteur de ce qu'il devait être, comme par exemple, un sol qui était pauvre, une santé qui était pauvre. Pendant cette même période, les gens vivaient de très peu, sans jamais penser qu'ils étaient pauvres, ce qui a fait dire à l'anthropologue américain Marshall Sahlins que la pauvreté était une invention de la civilisation. Ou, si l'on prend la pauvreté dans le sens d'un mode de vie qui se suffit du nécessaire, dire comme Proudhon l'avait avancé que la pauvreté était la condition normale des humains.

En fait, mon hypothèse est que, même lorsqu'un groupe particulier de gens ont été appelés pauvres, ces derniers étaient en réalité des indigents, dans le sens qu'ils manquaient même de ce qui était alors culturellement considéré comme nécessaire. De toute façon, le mot avait des sens très différents dans les différentes langues du monde et, dans chacune d'elles, il y avait de cinq à quelquefois quatre-vingts mots différents pour le mot pauvre. Pour ceux qui s'intéressent à l'histoire des

mots, je pourrai même ajouter, à titre anecdotique, que le mot pauvreté s'appliquait à des choses incroyables. Le dictionnaire Robert de l'Histoire de la langue française raconte, par exemple, que pauvreté était couramment employé avec le sens moral de "malheur, tristesse" et qu'il désignait euphémiquement les parties honteuses de l'homme et de la femme (en particulier dans l'expression pauvreté de Dieu). Huguet note qu'au XVI^e siècle, faire la pauvreté, au singulier, se rapportait à l'acte de chair, et que faire ses povretez, au pluriel, signifiait "aller à la selle".

Dans bien des sociétés antérieures à la naissance de l'homo oeconomicus, ceux qu'on appelait couramment pauvres n'étaient pas nécessairement des personnes qui manquaient d'argent, mais des gens qui ne faisaient pas partie de la communauté, des "étrangers" qui n'avaient personne dans leur vie. On les appelait des "bi-kas" en persan ou des "ki amul nit" (en wolof), c'est-à-dire des "sans-qui-que-ce-soit". Une grande majorité d'entre eux étaient aussi des personnes qui avaient des incapacités d'ordre physique ou avaient été mis au ban de la communauté.

Il y avait ensuite des pauvres qui avaient volontairement fait le choix de la pauvreté. On les appelait les pauvres en esprit. C'était des gens qui avaient délibérément décidé vivre avec juste le nécessaire et qui pensaient qu'il était indécent, immoral, de vivre avec un superflu qui aurait pu appartenir à d'autres personnes. Et ceux-là étaient considérés dans toutes les cultures comme les meilleurs des humains. Ils étaient des sages, des saints pour qui vivre avec seulement le nécessaire était une condition vitale pour échapper aux servitudes asservissantes.

Comme vous voyez, tous ces pauvres avaient très peu de choses en commun avec les pauvres modernisés qui sont, en général, des personnes physiquement bien capables de travailler, mais qui ne trouvent pas d'emploi. Dans ces conditions, comment parler de pauvreté sans tomber dans la plus grande confusion ? Car il n'y a rien de comparable entre ces pauvres et le pauvre modernisé, cet individu qui a comparativement beaucoup plus d'argent et de moyens que les riches d'antan, mais qui doit mener une lutte incessante et effrénée entre ce que j'appellerais la boulimie des besoins créée par la société moderne et l'impossibilité de satisfaire ces besoins pour la majorité des gens. Ivan Illich a bien comparé sa condition au supplice de Tantale, ce roi légendaire qui était condamné à vivre dans un paradis où tout était en abondance, mais dès qu'il voulait cueillir un fruit la branche de l'arbre qu'il touchait s'éloignait de lui, et chaque fois qu'il voulait boire de l'eau, le fleuve sur lequel il se trouvait reculait devant lui.

Il faudra donc mettre les choses au clair : de quels pauvres, de quelles pauvretés, de quelles misères, physiques ou morales des indigents ou des nantis, parlons-nous ?

Deuxième obstacle. Un deuxième obstacle provient du fait que le concept a été maintenant entièrement colonisé par le vocabulaire économique. Le pauvre est aujourd'hui considéré

comme un simple sujet de manque, alors que, pendant des siècles et des siècles, ses prédécesseurs avaient constitué, de par leur façon de vivre ensemble, le rempart le plus durable de leur communauté contre la misère. C'est l'expert qui, dans les temps modernes, a pris cette place. Notre imaginaire est maintenant si colonisé par le langage économique qu'il nous est de plus en plus difficile de réaliser qu'un pauvre enraciné dans son milieu est souvent plus à même d'apporter des réponses durables à ses questions qu'un expert qui ne voit dans ce milieu que chiffres et statistiques. De même, nous avons de plus en plus tendance à donner à la richesse le même sens que lui attribue l'homo oeconomicus.

Là encore, il faut être clair. De quelles richesses parlons-nous ? Des richesses et des pauvretés glorieuses qui avaient, de tout temps, marqué la condition humaine, et qui furent, par la suite, détruites, disloquées, déracinées, dénaturées par l'économie ? Ou des richesses matérielles produites par des pratiques comme l'usure ou les spéculations financières qui ont été à l'origine de la mondialisation de la misère ?

Sur un autre registre, dans les sociétés vernaculaires, la pauvreté, comme d'ailleurs la richesse, avait été une notion inséparable d'une certaine perception morale de la condition humaine. Il ne s'agissait pas, pour ces sociétés, seulement de produire, à tout prix et à un rythme accéléré. Il s'agissait plutôt d'armer le bon sens des humains, engagés dans leur lutte contre la nécessité, de toutes les possibilités physiques et morales qui pouvaient leur servir à cette fin.

C'est à l'homo oeconomicus que l'on doit la "démoralisation" de toutes les notions antérieures de richesse et de pauvreté. L'usure, dont la pratique avait été, de tout temps et dans toutes les cultures, un exécrable péché, fut ainsi réhabilitée sous son nouvel habit vénérable d'institution bancaire, comme un pilier de l'économie moderne.

Troisième obstacle. J'en viens maintenant au troisième obstacle qui porte, cette fois, sur les sujets qui participent à la conversation, plutôt que sur l'objet de la conversation. Cet obstacle provient du fait que nous, les "non-pauvres" qui y participons, nous considérons toujours comme des sujets appelés à résoudre les "problèmes" des pauvres, alors que nous sommes nous-mêmes le problème ! Lorsque j'étais le coordinateur du Programme des Nations unies au Mali, je me souviens bien que, dans tout projet d'aide aux pauvres, la consigne était de chercher les réponses dans ce que, dans le jargon des projets, l'on appelait "le secteur de la pauvreté".

Dans tout projet destiné à "aider" les pauvres, c'est dans ce secteur dit de la "pauvreté", que les experts cherchaient à trouver la réponse à leurs questions. Il leur venait rarement à l'esprit que ce secteur-là était seulement le lieu vers lequel convergeaient la plupart des raretés, des précarités ou des carences produites ailleurs, souvent par suite des choix économiques, sociaux et politiques qui avaient aussi été faits ailleurs, par les institutions liées aux différents intervenants.

Quatrième obstacle. Le quatrième obstacle est que la pauvreté est souvent utilisée comme un masque pour faire tout à fait autre chose. On a généralement tendance à infantiliser les pauvres et à penser qu'ils sont eux-mêmes incapables d'apporter des réponses adéquates à leurs questions. Tout le monde rivalise alors pour apporter des "solutions" à leurs problèmes. Une certaine "actomanie" est ainsi créée, qui permet à chacun d'avoir bonne conscience et de penser qu'il a les meilleures "solutions" en poche. Dans les meilleurs cas, des sommes considérables sont ainsi dépensées sur des projets qui, en vérité, s'en prennent beaucoup plus aux pauvres qu'aux forces qui sont responsables de leur misérisabilisation. La plupart d'entre eux ne se rendent pas compte que toutes les solutions auxquelles ils pensent sont, pour la plupart, des tentatives de réponses aux problèmes qu'ils ont eux-mêmes créés. On engage alors des actions dont l'objet est finalement de donner le plus de chances à l'insertion des pauvres dans le marché mondialisé.

Les trois catégories de pauvreté et les deux formes de misère. Pour essayer, au moins en partie, de contourner ces obstacles qui nous empêchent souvent d'avoir une bonne conversation sur la pauvreté, j'ai trouvé que quatre types de sujets communément appelés pauvres présentaient entre eux certains points communs qui les distinguaient des autres. Cet exercice m'a alors conduit à faire une distinction fondamentale entre les deux conditions de pauvreté et de misère.

Dans ce contexte, la pauvreté, proprement dite, se distinguerait ainsi de la misère ou de la déchéance dans la mesure où, tout d'abord, elle est un mode de vie, une façon de confronter la nécessité dans des conditions de simplicité, de frugalité et de considération pour ses prochains. Elle exprime aussi cette condition dans laquelle le sujet pauvre dispose encore d'une certaine possibilité de choix dans sa façon de confronter ou de subir la nécessité qui lui est imposée. Le pauvre est ainsi un sujet qui garde en lui suffisamment de force intérieure, morale et physique, pour ne pas sombrer dans une totale impuissance ou paralysie devant ce qui lui arrive. Alors que dans la misère, le sujet agit comme un noyé. Il est dépossédé de tous ses moyens de défense physique contre les conditions extérieures.

J'ai donc distingué trois catégories de pauvreté que je sépare entièrement de ce que j'appelle les misères et les indigences.

La première, qui est la pauvreté volontaire ou en esprit, représente un choix délibéré de la pauvreté comme un mode supérieur de vie et comme une condition de liberté. Pour comprendre une dimension importante de la pauvreté, dans son sens pré-économique, il faut bien se dire que si les pauvres en esprit ont fait ce choix, ce n'est pas qu'ils étaient des fous, des rêveurs ou des maniaques, mais parce que cela représentait pour eux l'accession à des formes autrement plus importantes de richesses.

La deuxième est ce que j'appelle la pauvreté conviviale, un mode de vie inspiré par le bon sens et les exigences éthiques et

pratiques d'une vie en commun. Il s'agit là d'une pauvreté que l'on peut qualifier de semi-volontaire, dans la mesure où le pauvre convivial est amené à adopter un mode de vie inspiré à la fois par la nécessité et les besoins de maintenir la cohésion sociale et d'être en équilibre avec la nature.

Enfin, j'ai distingué la pauvreté modernisée qui fait de sa victime un être dont le nécessaire est gonflé de superflus d'un tout autre genre, un être déchiré par des besoins socialement fabriqués et des "ressources" qui lui manquent toujours pour les satisfaire.

Puis vient la misère qui, selon une vieille distinction thomiste représente la condition d'une personne qui manque du nécessaire vital (alors que la pauvreté représentait selon Thomas, le manque du superflu). Cette condition est pour le pauvre ce lieu fatidique d'épreuve dans lequel un ensemble violent et brutal de facteurs extérieurs tend, soit à le briser dans son corps et dans son âme, soit à le corrompre et détruire sa personnalité, le conduisant éventuellement à la misère morale.

La misère morale, enfin, est un phénomène qui rapproche dans un sens les extrêmes, puisqu'elle n'est pas seulement le fait d'indigents et de miséreux atteints dans leur âme de pauvre, mais aussi et surtout, une condition des riches et des nantis qui regorgent de superflus. Cette misère-là est, en fait, plus pernicieuse que celle qui frappe les indigents. Car elle représente, d'une part, l'obsession pathologique du plus avoir, l'insensibilité aux autres et le désir incessant d'accumuler des biens matériels et, d'autre part, elle constitue l'ingrédient idéal qui, non seulement produit la misère à l'échelle mondiale, mais sert à fomenter des mouvements extrémistes fascistes ou fascistes, populistes et fondamentalistes.

Dernier point : la problématique de l'aide. Je voudrais terminer en disant deux mots sur l'aide, une notion que l'on associe toujours à celle de la pauvreté, le pauvre signifiant pour la pensée unique quelqu'un qui ne peut pas vivre sans aide.

Là encore, le mot a subi une telle corruption que ce qu'on appelait un jour de ce nom est devenu son contraire. C'est la célèbre parabole de Jésus, connue sous le nom du Bon Samaritain qui peut donner une bonne idée de ce que ce mot signifiait encore il y a 2 000 ans. Il représentait, en effet, le geste spontané de quelqu'un qui voit un autre en difficulté, qui est touché par sa présence et qui n'a d'autre choix que d'aller à sa rencontre pour se mettre à sa disposition. C'est cela l'acte de l'aide pur. Or cet acte a passé par au moins trois métamorphoses qui l'ont transformé, en fin de compte, en son opposé, pour devenir une aide à soi-même, une aide inversée ou à rebours.

C'est d'abord l'institutionnalisation de ce concept par les Églises de différentes dénominations, ensuite par les instances séculières qui ont finalement fait de l'aide une menace au prochain en difficulté. Car dès que ce dernier en a besoin, il sera entraîné, souvent malgré lui, dans une série de dépendances qui en feront toujours un instrument entre les mains de l'institution "donatrice".

Ce qui est intéressant dans la parabole du Samaritain, c'est que le prochain n'est pas n'importe qui, encore moins une institution. C'est le geste compassionnel qui fait de lui un prochain. Aujourd'hui, l'aide institutionnalisée s'applique à toutes sortes d'interventions qui cherchent à faire de "l'aidé", un instrument de pouvoir entre les mains de "l'aidant". Ce n'est pas sans raison que le gros des dépenses faites sous cette étiquette, par les institutions spécialisées, va à l'aide militaire, l'aide pour les infrastructures du "développement", l'aide financière pour sauver les institutions bancaires, etc. Là encore, il est important que, dans une conversation sur l'aide, l'on clarifie au départ ce qu'on entend par l'aide, ce qu'on cherche à faire exactement en "aidant" des personnes ou des populations données. Il est aussi temps de se poser des questions plus précises et plus substantielles : qui aide qui ? de quelle "aide" un pauvre a-t-il besoin ? Et tout d'abord, en a-t-il, en aurait-il besoin, si on le laissait tranquille, si on cessait de s'attaquer systématiquement à sa propre façon de "s'aider" ?

"Laissez les pauvres tranquilles". Cette célèbre phrase est de Gandhi qui, lui, connaissait bien ce dont les pauvres avaient besoin. Il savait notamment que les pauvres avaient rarement les besoins socialement fabriqués que leur créaient les riches. Ils n'avaient pas besoin de technologies, de produits, de "services" et de gadgets de toutes sortes qui les rendraient systématiquement dépendants des autres. Ils n'avaient surtout pas besoin des illusions de richesse et de confort qui faisaient toujours partie intégrante des paquets d'"aide" qui leur sont envoyés. Nous pourrions donc retourner la question : y aurait-il une autre façon de penser l'aide ? Laisser les pauvres tranquilles pour qu'ils puissent continuer à s'entraider comme ils l'avaient fait pendant des siècles ? Et, s'ils le voulaient, initier de nouveaux types de dialogues avec des prochains qui les aimeraient et les respecteraient autant que le Samaritain de la Galilée ?

Pour terminer, je dirai que, dans les débats courants sur la pauvreté, ce dont on discute ne porte que sur certains aspects de l'aide à l'économie, et comment enrichir, au besoin, certaines couches de la population, de façon à ce qu'elles puissent satisfaire les besoins que l'économie leur aura créés. L'on ne discute jamais de ce qui a fait, de ce qui fait la richesse des pauvres. L'on ne cherche pas à voir, avec eux, ce qui peut les rendre dépendants de la soi-disant aide des non-pauvres, pour trouver, avec eux, des alternatives différentes à une interaction intelligente avec eux. L'on ne discute jamais sérieusement de la façon dont les non-pauvres, comme chacun de nous, créent les conditions de misère qui les acculent à la pauvreté modernisée.

Si l'on procédait ainsi, l'on verrait alors beaucoup mieux comment c'est l'économie moderne qui véhicule aujourd'hui à la fois la misère physique et morale, comment elle empêche la floraison d'une civilisation basée sur la simplicité volontaire et des éthiques de vie respectueuses des plus démunis. C'est seulement dans ces conditions que l'on saurait alors, à mon

sens, empêcher que les grandes traditions de pauvreté volontaire souffrent moins de l'actuelle avancée inexorable de la misère dans le monde. C'est alors aussi que l'on pourra peut-être arrêter les effets des guerres qui se poursuivent contre les pauvres sous l'étiquette de l'éradication de la pauvreté.

Bien sûr, ce n'est pas en décidant qu'une formule magique, venant d'en haut, pourrait remplacer les politiques actuelles de lutte contre la pauvreté, ou qu'un "après-développement" saurait en finir avec un "développement" sans contenu, que l'on atteindrait de tels objectifs. Il s'agit plutôt de penser totalement différemment, de mieux comprendre d'abord comment nous sommes tous des constructeurs, pour ensuite changer nos propres modes de vie, notre propre façon d'agir en prochains, et de réaliser la nécessité de nous refaire un monde où nous pourrions toutes et tous vivre autrement à partir des dons et des richesses uniques qui sont les nôtres.

> Pauvreté et infortune

Serge Latouche (La Ligne d'Horizon, France)

Je crois que je n'ai pas besoin de me présenter, je suis maintenant connu comme le loup blanc, celui qui mange le petit chaperon rouge. Je voudrais, dans les 5 minutes que m'accorde généreusement mon ami Majid Rahnema, d'abord dire que je trouve obscène le discours actuel sur la pauvreté. Je crois que Gilbert Rist a très bien résumé les choses en inversant la fameuse phrase de la Banque mondiale, pour qui la pauvreté était scandaleuse au milieu de l'abondance, alors que, si l'on compte que plus de la moitié de l'humanité vit en dessous du « seuil de pauvreté », c'est en fait l'abondance au milieu de la pauvreté enfin qui est proprement scandaleuse. Et je crois que quand on a dit cela on a presque tout dit. J'ai été très frappé que dès le 12 septembre 2001, le lendemain des attentats contre les Twin Towers de New-York, le bon docteur John Wolfensohn, président de la Banque Mondiale, ait déclaré qu'il fallait lancer des programmes de lutte contre la pauvreté, que la façon de lutter contre le terrorisme était de lancer ces programmes. Et il a été relayé immédiatement par son brave compère Michael Moore, secrétaire de l'O.M.C., qui renchérissait en disant « il faut accélérer à tout prix la libéralisation du commerce pour en finir enfin avec la pauvreté. Il faut intégrer l'Afrique dans le monde, même un peu plus, pour en finir avec la pauvreté. »

Nous assistons alors à une extraordinaire instrumentation de la misère des victimes qui est ainsi poussée à son comble, et l'une des stratégies utilisée effectivement - et évoquée par Majid - consiste à absolutiser la pauvreté. C'est-à-dire qu'on parle de la pauvreté alors que celle-ci ne fait sens que mise en relation avec la richesse. On parle de la pauvreté comme d'un absolu. Le monde est de plus en plus riche et normalement les pauvres sont de moins en moins pauvres, parce si les gens s'enrichissent tout le monde s'enrichit. Wolfensohn, lors d'une

interview sur France Culture, disait « il faut développer les programmes contre la pauvreté » mais on lui a dit « votre camarade Mickael Moore dit qu'il faut accélérer la libéralisation, or depuis l'Uruguay Round on a libéralisé et déjà on s'aperçoit que la pauvreté s'est accrue. Et vous prétendez qu'il faut libéraliser encore plus ? ». Alors là il était assez gêné, et a répondu « oui mais c'est parce qu'on n'a pas suffisamment libéralisé. Parce qu'un peu de libéralisation accroît la pauvreté, mais beaucoup de libéralisation permet d'en sortir. » Je crois qu'on est là vraiment en plein dans l'hypocrisie de ce discours obscène.

On le voit bien, tout le monde sait comment résoudre la pauvreté : il suffit de renoncer à notre modèle de civilisation. On fait des ronds de jambe, on tourne autour du pot. « Comment va-t-on résoudre la pauvreté ? ». Il existe une très bonne caricature de Plantu où l'on voit tous ces gens très importants qui se réunissent autour de la pauvreté, des gens très riches, banquiers, etc. qui disent : « il faudrait faire quelque chose pour les pauvres. Oui mais quoi ? » Alors, effectivement, on sait ce qu'il faudrait faire. Il faut remettre en question notre mode de vie occidental qui empêche les deux tiers de l'humanité d'exister, tout simplement d'être eux-mêmes, pour permettre l'amélioration de la situation du Sud. La pauvreté m'apparaît comme une pièce importante du développementisme et l'entreprise occidentale du développement trouve sa vérité dans un processus de misérialisation de la planète.

Tout ce que je sais sur la pauvreté, je le dois essentiellement à Majid parce que cela fait longtemps qu'il taquine ce concept-là. Et, dans mon métier de professeur, j'ai des étudiants qui veulent travailler. J'avais un étudiant qui voulait faire une thèse sur la pauvreté et qui avait un financement pour la faire au Cameroun. Je l'envoie dans le cadre de l'Orstom armé des idées de Majid, sachant tous les aspects relatifs de la pauvreté. Il commence à faire des enquêtes et demande aux gens leur situation. Il s'est aperçu très rapidement que, quand il parlait aux gens de pauvreté, cela ne faisait pas sens, ne les intéressait pas du tout. Et les gens commençaient à lui raconter des histoires de sorcellerie. c'est à dire que les gens commençaient à lui dire « effectivement ma situation est très mauvaise, j'ai des tas de problèmes parce que je suis ensorcelé par un voisin qui me veut du mal, j'ai perdu mon emploi non pas parce que la Banque mondiale ou le FMI a fait un ajustement structurel, j'ai perdu mon emploi parce que j'ai un beau frère qui est sorcier et qui veut me nuire. », et tout à l'avenant. Nous nous sommes donc aperçu que la pauvreté ne faisait pas sens et ne pouvait pas faire sens, au sens occidental, dans un milieu africain; d'où l'idée que j'ai développé sur ce terme de la pauvreté occidentale et l'infortune africaine.

Parce que ce terme d'infortune, c'est le manque de fortune. Fortune, la déesse de la fortune, c'est la déesse de la chance et être infortuné d'une certaine façon, même chez nous, c'est être

victime d'un mauvais sort, d'une malchance et la chance est liée au sort.

Je crois qu'on touche, avec la pauvreté, au problème des rapports sociaux du point de vue occidental, dans l'économie-monde contemporaine. C'est très important parce que l'on voit qu'à l'origine même, il y a un processus d'économicisation de notre imaginaire. Je rapporte toujours le vieux proverbe français qui dit « quand on a un marteau dans la tête, on voit tous les problèmes sous la forme d'un clou. » Et nous, occidentaux, nous avons mis dans notre tête un marteau qui est l'économie, nous voyons tous les problèmes sous la forme économique.

Mais cela ne s'est pas fait tout seul, parce qu'au moyen-âge on ne voyait pas les problèmes sous la forme économique, on les voyait sous la forme religieuse. On brûlait les gens pour des questions religieuses, pas pour des questions économiques. Donc dans la mise en place, au XVIII^e siècle, de l'économicisation de l'imaginaire, les occidentaux ont décrété que les non-occidentaux étaient sous-développés, qu'ils étaient misérables ; voyez Ricardo et Smith. Nous voyons très bien que c'était une pièce importante dans le dispositif, ce décret tiré des textes de Ricardo, comme quoi la richesse d'un roi nègre qui commande sur 10 000 sujets nus est très inférieure au bien-être du dernier des travailleurs anglais, qui dispose de quantités d'objets. Oui, cela n'a aucun sens, mais c'était pour montrer que les occidentaux avaient fait le bon choix en s'économicisant. C'était extrêmement important, il y a une longue tradition d'assimilation symbolique entre les pauvres et les sauvages. Et, au fond, nos indigents sont nos indigènes donc les indigènes sont des indigents.

Et cela va très loin, car même un émir du pétrole immensément riche nous apparaît quand même, parce qu'il est un indigène, comme un indigent parce qu'il appartient à une société pauvre, parce qu'il est dévalué, donc c'est un jugement de valeur. Il faut critiquer la pauvreté objective, c'est-à-dire cette saisie à travers des batteries de critères qui est vraiment rentrée dans le moule de l'économicisation. Il faut aussi voir le caractère relatif de la pauvreté qui est toujours un phénomène culturel. Enfin, dans la situation actuelle, le Sud du monde se trouve souvent dans des situations métisses, hybrides. En effet, dans les enquêtes des étudiants au Cameroun, on voyait bien que les camerounais sont à la fois des africains, mais occidentalises d'une certaine façon, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas l'intégralité du marteau économique dans la tête mais ils en ont quand même une partie. Et, par conséquent, ils peuvent soit alternativement soit de façon complémentaire, se voir à la fois comme membre d'une société holiste dans laquelle la pauvreté ne fait pas sens parce qu'on appartient à une communauté mais en même temps comme un individu dans un village-monde où on n'a pas le revenu par tête.

Nous avons donc une pauvreté modernisée, qui traduit le degré d'occidentalisation des mentalités dans les pays du Sud, qui coexiste avec une autre vision du monde. Cela pose un

problème non seulement pour les africains mais aussi pour les asiatiques ou pour les indiens. Deux univers mentaux peuvent coexister, à la fois l'univers mental où l'on va juger que la pauvreté ne fait pas sens et que si on est dans une situation d'infortune c'est parce qu'on a été marabouté et en même temps savoir quand même que si on est dans cette situation-là, c'est parce qu'on est victime de l'exploitation des firmes transnationales. Et l'on n'arrive pas à faire la fusion, la synthèse, des deux univers mentaux.

Get off the backs of the poor

Lakshman Yapa (Pennsylvania State University, Sri-Lanka/Etats-Unis)

My name is Lakshman Yapa, I'm professor of geography at Pennsylvania State University. I originate from Sri Lanka. As for the topic "Get off the backs of the poor": how should we talk about it ?

I think that academics, journalists and educated people in general, when they talk about the world they tend to divide it into two sectors : the realm of the problem and, very logically, the realm of the non-problem. And when we think about the poor and poverty, we locate that in the realm of the problem. Then we have people who are academics, who have resources and foreign aid and people from the World Bank, etc., who all locate themselves in the realm of the non-problem. And they try to help people who are in the problem realm.

Now this is a very common academic issue we are dealing with, because if you study it almost everyone will take a poor area and a rich area, a poor country and a rich country. And we compare them because it is a "given" that in the study the poor will reveal why they are poor and it is understood that the causes of their material deprivation lie within the so-called poverty sector, which is the language used by the World Bank and most governments and NGOs.

What I would like to do here is to address a few comments to dissolve this dichotomy into its different parts. I mean, it is not really true that the people, the resources and the thinking in the non-problem realm are not very deeply implicated in creating the very material state of deprivation that poor people face. And that is not a variant of the crude argument about exploitation. There is exploitation, but it is only a very small part of it. So let's try to explore how we could dissolve this dichotomy and how this would work.

I want to return to the concept that I introduced in the morning very briefly about the social construction of scarcity, when we spoke about how economics talked about it and I introduced this notion called "end-use" of a good or the "end-use" of a commodity, that we may consume something, use something, but what is the use to which we put it in the end ?

This morning I developed this point while talking about

automobiles. Let me use a different example. Let's talk about something like chemical fertilizers. And I want to use this example to address the issue that I just mentioned, how can we dissolve the dichotomy between the problem and the non-problem? If you look at chemical nitrogen and ask what is its « end use », we would say that it is to fertilize the soil, to get nitrogen into the soil. Now suppose, as Ivan Illich did many years ago with his concept of radical monopoly, we ask the question what are all the different ways in which we can get nitrogen into the soil, then you will find 20 to 25 different ways in which we can do this and chemical nitrogen is just one way. We can talk about the growing of legumes, about crop rotation, about green manure, about compost, and the list goes on and on, but what we have done in the name of economic development is to marginalize those other ways so that they disappear. Then a great demand is created for chemical fertilizers. This increases the cost of production for farmers, making them poor.

Now this is not just about exploitation, the causes are much more complicated. In countries like Sri Lanka and India, for a long time the governments actually provided subsidies to farmers so that they adopted chemical fertilization and after they've done so, these subsidies were removed. So this is a political issue, not just business. If you go to an American university or even a European one and you take courses in agriculture you do not really acquire any knowledge about those alternative ways in which soil nutrition can be acquired. You only learn about chemical nutrition. So here then is a university where we've brought students from poor countries. They are educated but they're educated in the social construction of scarcity.

So it is not just about companies exploiting. You can see that it happens culturally, it happens socially, it happens academically: they are all on the site on which scarcity is created. Now I ask you the question, are the poor doing this ? Who's creating this scarcity ? And you can see that it is created at sites far removed from the place at which we were looking as the source of the problem. It happens in universities, in companies, in the United Nations offices. So if you want to get off the backs of the poor, then let's understand this and let all this work be done at the site. You do not have to be in a poor country to help poor people. If you can get French agriculture to talk about using compost, you will be helping poor people in the Third World. If you can change the agricultural discourse, the transportation discourse in the United States, then you can change things. You do not have to go where the poor live to help the poor. This is how we can get off their backs. Thank you.

> La creación de la pobreza

Oswaldo de Rivero (diplomate Pérou)

Voy a tratar en una forma mas concreta el problema de la pobreza y del empobrecimiento del mundo. Talvez con menos

énfasis moral, talvez con mas énfasis científico y político lo que está pasando en el planeta hoy, es que hay una explosión demográfica urbana, el planeta se está urbanizando despues de diez mil años de era neolítica, en todo el planeta, en todos los continentes estan creciendo ciudades de mas de 1 millón de habitantes de mas de medio millón de habitantes. Este fenómeno nunca habia ocurrido antes, jamas. El planeta hace diez mil años que era rural. Actualmente se supone que en 17 años, en el año 2020, 6 000 millones de personas vivirán en ciudades dentro de 1 millón o medio millón o las megalopolis que van a crecer en América Latina sobre todo en el Asia y en el Africa. Esto indudablemente, todo este crecimiento de ciudades, se está haciendo bajo un modelo que yo llamo en mi libro el modelo « californien.» Es decir estan creciendo mas o menos como Los Angeles California. Un ejemplo de eso ya lo podemos ver con la ciudad de Mexico, otra es la ciudad de Lima o Caracas o Kinshasa o pasado Bombay.

Ese es uno de los problemas de la creación de la pobreza. Porque un crecimiento urbano de este tipo se está haciendo bajo dos fenómenos tecnológicos que no son tampoco culpa moral de nadie. Tendríamos que echarle la culpa a todos los inventores. Hay que tener las cosas bien claras, se debe a dos avances tecnológicos. El primer fenómeno es el de la desproletarización de la producción.

La producción moderna ya no necesita las grandes factorias llenas de proletarios y eso está sucediendo en el mismo momento en que las ciudades estan creciendo. Cuando Londres, París o Nueva York crecía, detrás de ello había una revolución industrial y usaba intensa mano de obra y ademas había grandes espacios donde emigrar, como el Oeste americano.

Pero hoy no es asi porque el sistema no permite la migración, las ciudades crecen y siguen creciendo al modelo californiano, implica una gran cantidad de uso de energia, de agua y de alimentos. Expandiéndose en zonas donde suelen producir alimentos, en el tercer mundo. El agua sirve a regar, para criar las plantas y los alimentos, porque a pesar de la tecnología no se ha inventado como crecer plantas sin agua. Luego está haciendo los alimentos mas caros para los pobres en las ciudades y no empleados, por este proceso de desproletización. Ahora la tecnología moderna emplea por unidad industrial menos cantidad de labor de trabajo. Es decir todos los obreros fundamentalmente estan en las zonas mas marginadas del mundo, no pueden ser empleados con las modernas teconologias porque ademas no tienen ni la preparación, y son ex campesinos que por el crecimiento urbano y el modelo californiano, se han venido a la ciudad y no tienen trabajo.

El segundo obstaculo estructural tecnológico y es que, y nadie le tiene la culpa tampoco, sino que ha sido el modelo de desarrollo occidental asi han sido... es que la producción se está desmaterializando, es decir que ahora se usa con las nuevas tecnologías menos materia prima, menos productos

exportados por los países en vía de desarrollo. Asi actualmente por ejemplo, los minerales estan totalmente reemplazados, una gran cantidad de materiales artificiales que contiene algo de mineral, pero en general como la fibre de vidrio o otras, no necesitan de los minerales como antes. El plomo, el cobre, el zinc son puntualmente usados, las fibras textiles estan hechas en laboratorios con alguna fibre natural pero estan hechas en laboratorios, por grandes laboratorios. Toda esta desmaterialización de la producción hace que la unica ventaja comparativa que tenían estos países la perdieron.

Y la unica ventaja comparativa que todavía les queda que es la mano de obra barata, que son ciudades llenas de miserables tambien estan perdiéndola. La producción no utiliza mano de obra que no este bien preparada. Total que está creciendo una gran demanda creando pobreza, las ciudades tienen cada vez mas pobres, mas « bidonvilles » por todo lado. Una gran demanda de alimentos que son caros porque son importados. Ahora casi todos los países en via de desarrollo importan los alimentos porque como decia ayer Bové, con los nuevos excedentes producidos por los países desarrollados, los campesinos ya non competitivos se van a las ciudades a ser obreros, no pueden ser empleados porque no son capacitados y los países exportan materias primas que ya no necesitan. Entonces todos estos procesos estan creando del punto de vista científico, tecnológico, un proceso de empobrecimiento mundial.

En el cual se empiezan a ser basicos tres cosas fundamentales: alimentos para las ciudades que crecen, energia y agua. Y ya estamos viendo que hay crisis energéticas en una serie de ciudades bien desarrollados como en Estados unidos, ya en el Brazil tambien hay crisis de la energia, de agua... se entiende que actualmente el agua segun los estudios de la naciones unidas asi los 40 % de la población incluyendo los países desarrollados van a sufrir de la escasez del agua en los proximos 20 años. Este es tambien un problema de caracter ecológico, el crecimiento de la pobreza no es simplemente un crecimiento de falta de ingresos, es un proceso de destrucción ecológica porque las ciudades se expanden desforestando, destruyendo las zonas donde solían tenerse alimentos, la energía y este es el problema mas fundamental inclusive filosófico, la energia que usan las ciudades al modelo californio es el petroleo. Y el petroleo es la energía fosil mas contaminante del planeta. Un norte americano consume 7 toneladas de petróleo al año. Si este modelo se expande por toda China, por todo el América Latina y por todo el Africa tendríamos que comprar planeta para poder vivir, porque el recalentamiento del planeta sería terrible. Tendríamos que adquirir algun planeta para ahi irnos a vivir porque sería imposible. Porque si todos los chinos consumieran 7 toneladas de petroleo al año, los indios, la mitad de Latino américa o el Africa. Entonces la energía es una medida de pobreza eso es lo paradójico.

Si un país tiene bajo consumo en energía, es un país pobre

pero si tiene alto grado de energía como los tiene los estados unidos, entonces nos morimos todos. Entonces todo esto demuestra lo absurdo de la energía, demuestra como nada lo absurdo de todo este modelo de desarrollo y no es repetible el modelo californiano. Entonces lo que queda por hacer, porque realmente hay que hacer algo, yo creo que la gente pobre localmente debe organizarse para no caer en la miseria, y debe haber pactos, yo propongo unos pactos de supervivencia, en vez del desarrollo tan prometido y que nunca va a llegar. Por lo menos pactos de supervivencia para que haya planificación

familiar, porque tiene que haber planificación familiar en este planeta. No pueden seguir creciendo las ciudades porque las ciudades no solamente crecen por nacimientos de bebés sino por la emigración. Tiene que haber de todas maneras planificación familiar, tiene que haber seguridad energética y alimenticia. Creo que en eso debería concentrarse las alternativas al desarrollo para evitar de caer en la miseria. Es decir debemos pasar de la teoría de la riqueza de las naciones de Adam Smith a la teoría de la supervivencia de las naciones. Gracias.

Débat

Gabriella

My name is Gabriella, je viens de l'Italie, but I prefer to speak English. I would be very grateful to you, Majid, and to all of you if you could apply your perspectives to the issue of women's - let's call it - work, what women do. Because I find there are so many similarities between the way you are approaching poverty and the way we have been trying to make women's activities visible: women's activities in our industrialized societies, without having to give a value in monetary terms. I mean we simply didn't succeed in getting this across. In order to make women's activities visible, we have to count them as work, to ask for wages, or we have to ask assistance from a UN department or from the national budget. And I can see there are similarities also in the way that the value of what women do in our societies is perceived: in fact it becomes visible precisely when the relationship between house work and wage work was established.

I am finishing, I'll just give an example. I've lived and worked in Africa for a long time and I remember how shocked I was to see how visible women's work in Africa is and how impossible it is to say it is not productive. But I would not exchange my position with theirs, number one, because I could see that the reason why their work is visible is because it is immediately productive, because the distinction between productive and non-productive work is not as wide and deep

as it is in our societies. All the same I would not say that that way of living could be accepted by the whole world.

Pierre Johnson

Je m'appelle Pierre Johnson, je travaille sur l'économie solidaire et le commerce équitable. Je voudrais aborder une question qui n'a pas encore été évoquée, mais qui rentre je pense dans le sujet, la quantification des activités humaines. Il y a l'économicisme qui va avec la quantification, donc il y a ce qu'on quantifie, ce que l'on compte et ce que l'on ne compte pas et ce qu'on ne compte pas n'est donc pas considéré comme productif, comme source de richesse.

Dans les comptes nationaux, aujourd'hui, on compte ce qui est fait dans les entreprises, tout ce qui est fait dans les secteurs reconnus, tout ce qui est produit dans les entreprises privées et publiques. Mais on ne compte pas tout ce qui est à la frontière de l'économique et du social, tout ce qui n'est pas dans le secteur économique tel qu'il a été séparé du reste du social suivant la grande transformation, pour reprendre l'expression de Karl Polanyi. C'est-à-dire qu'il y a eu cette séparation de l'économique et du social, qui est un fait occidental, qui est le fait de reléguer certaines choses dans le social et non dans l'économique; alors que dans d'autres sociétés l'économique, le social, le culturel, tout cela étant complètement mêlé.

Il y a tout ce que certains écono-

mistes appellent l'économie informelle, qui peut représenter plus de 50 % des activités de la population dans les pays dits pauvres. Je sais qu'au Mexique cela représente la moitié alors que c'est un pays riche potentiellement. C'est une activité dont les économistes ne comprennent pas la logique, qui ne paye pas d'impôt, non comptabilisée et qui ne rentre pas dans les comptes nationaux. Cette activité peut obéir à des règles similaires (même si cela fonctionne de façon souterraine, cela peut obéir aux mêmes règles) mais peut aussi obéir à des règles qui mélangent l'économique et le social, la solidarité, qui reposent non seulement sur une logique économique, mais sur une logique de solidarité.

Je pense donc qu'il faudrait traiter aussi cette question, comment cette discussion sur la pauvreté a rapport finalement avec la quantification des activités humaines et la séparation entre l'économique et le social.

Frédérique Apffel Marglin

Je travaille au centre d'apprentissage mutuel au Smith College, au Massachusetts. Je voudrais poser une question à Gabrielle, elle dit qu'elle ne voudrait pas échanger sa place avec des femmes africaines qu'elle a connu, et pour entrer dans la discussion je voudrais comprendre mieux pourquoi elle dit ça, car ce n'est pas du tout évident.

Helena Norbert Hodge

I'm the director of the International Society for Ecology and Culture, and also a founder of the forum on globalization, the international forum on globalization. I've been working for the past 27 years in Ladakh, in little Tibet, and I would like to suggest that we should try to talk a little bit more about what we can do.

Because I think Serge said we know what we need to do and several other people have said that, including Majid. I think that if we get off the backs of people that would be enough. In my work I see a tremendous need for much better information to the public in both North and South, about the impact of development. So in my institute we've been trying to suggest that a type of education for action is actually an activism: that getting the word out in images and pictures of how development is creating poverty, both spiritual and economic.

And this needs to be got out very urgently because, especially as those who've been working in the so-called Third World know - and it's been said before - people still view development as their hope and their future. So I would like to suggest: number one, we need to much more actively find ways to get this message across and, number two, I would also like to suggest that focussing on food and farming to rebuild local food systems is a very practical start. And this does not mean that they don't need anyone's help now that there is this name of development.

Adikari

I am Adikari. I come from North India, one of the coldest places in the world. I have been living and working with indigenous people over the last five years. And I ask, who is poor? The poor aren't poor for me because of their years of experience. But the rich everywhere in the world are thinking about their livelihood, their joint ventures. For the past fifteen years we have had economically exploited development, politically exploited development, socially exploited development, volunteer

exploited development. They study themselves, not the poor people and they don't need anyone's help now that they have this name of development. I'll give you an example. I was in a village where I met an old woman, illiterate but no fool. She understood everything, for example about family planning and that too many babies will be a problem for them. So this woman asks me "Why are you coming here?" I explained that I came to help you help yourselves. I also appreciate that I am very lucky to have this role of speaking with many prominent people in the world, but now we have to find out the strategies to introduce because people are not coming from another planet, they are people like us. Should we just stop our work, or should we leave them alone? We should talk very seriously about all this. There are two concepts: promoting development and providing development. We have been providing development for the last 15 years to the tune of many dollars now. We have learnt from this movement in Bangladesh, the Grameen Bank. They do fantastic work by themselves, using their own means. No western, foreign or volunteer sectors, no big boss required. So what I say as I come to the end of my intervention, "Please leave them alone."

Josette Combe

Bonjour, je travaille à l'université Toulouse Le Mirail, j'enseigne la méthodologie de projet auprès d'étudiants qui travaillent dans l'économie solidaire. Je voulais réagir à ce qu'a proposé ou en tout cas suggéré Gabrielle auparavant. J'aurais voulu citer Paul Kaniegen qui disait qu'en occident nous étions de plus en plus riches d'objets pauvres et que nous ne voulions pas troquer le risque de mourir de faim contre le risque de mourir d'ennui.

Alors, lorsque vous parliez de la misère morale concernant des pays riches, je crois que nous en sommes là et que nous avons à traiter nos pays riches, comme actuellement le désarroi de populations qui sont en train de mourir

d'ennui, notamment nos jeunes qui ne savent plus vers où orienter leurs pas pour ne pas risquer de tomber dans toutes les chausse-trappes qui sont autour d'eux.

En ce qui concerne les femmes, selon ce que je sais du sujet et Dieu sait que je l'ai abordé par plusieurs biais, 70% de la population pauvre sont des femmes, précisément elles sont pauvres parce que la façon dont on monnaie, dont on reconnaît socialement leur performance et j'insiste sur le terme de performance est complètement inéquitable, S'il y a un continent qui porte les conséquences de cette économicisation de la société, c'est bien celui des femmes.

Christophe Baker

Bonjour, je viens de Rome et d'autres lieux avant, et je voulais répondre directement parce que je crois qu'il est très important de parler du domestique quand on parle du développement. Effectivement il faudrait commencer, nous les hommes, à pratiquement répondre à un peu à cette espèce de mythe de la femme domestique. Parce que je crois qu'elle a besoin, avec nous, de se libérer un peu de ce complexe qui dure depuis quelques décennies, qui est justifié au niveau économique. Mais au niveau de la vie de tous les jours, il faudrait que nous les hommes, on commence à être un peu plus participant de la résolution de ce problème. Par exemple il faudrait qu'on apprenne à faire les lits, à faire la cuisine, à s'occuper des enfants... Je rigole, mais je voudrais vous dire ceci, j'ai eu la chance de vivre en Italie où on a tous des paramètres qui sont occidentaux, mais aussi des paramètres méditerranéens. Et je voudrais qu'on introduise dans ce discours que nous faisons de l'usage du temps, un concept qui doit être partagé, celui de la lenteur et celui de la paresse. Alors je mets seulement ces deux petites graines, parce que sinon on ne réussit pas à récupérer le quotidien, on ne se libère pas de tous les conditionnements de la vie quotidienne, on ne réussit pas à devenir un peu plus tranquille les uns avec les autres.

Philippe Dufour

Je vais aussi intervenir sur la femme et aussi sur l'homme. Je suis chercheur à l'anciennement Orstom. J'ai vécu un certain nombre d'années au Congo et j'avais un couple d'amis, mes meilleurs amis, c'étaient des Bateke, des congolais. Lui il ne faisait rien de sa journée. Il m'expliquait qu'avant l'arrivée des blancs on défrichait les champs, et maintenant on ne défriche plus puisqu'on ne travaille plus sur brûlis, on travaille grâce aux engrais toujours sur la même parcelle. Avant on construisait des maisons mais elles étaient alors construites en banco, en terre et tous les trois ans la pluie les détruisait, et il fallait reconstruire. Maintenant c'est du définitif. Avant on faisait la guerre, il fallait aller piquer... Avant on faisait la chasse, et maintenant elle est interdite, elle est réservée à quelque privilégiés. Et puis on faisait de la politique, il y avait la gouvernance du village; maintenant la politique vient d'en haut, on est gouverné, il n'y a plus de chef de village. Par contre, les femmes, elles, ont une extraordinaire richesse. Il faut réfléchir à cela parce que c'est la misère de l'homme, qui veut respecter ses traditions qu'on lui a volé. C'est à dire que tout ce qui faisait sa dignité, sa fonction, sa richesse lui ont été volé et maintenant reste l'extraordinaire richesse des femmes. Les femmes c'est le symbole de la fertilité, elles sèment, elles continuent à produire, ce sont elles qui font l'agriculture, élèvent les enfants, font les enfants (c'est aussi la richesse). Elles s'occupent du foyer et finalement on a une espèce de richesse qui est passée des mains de l'homme, qui était partagée disons, qui vient aux mains des femmes. Alors on pourrait appeler cette richesse aussi exploitation, de la femme par l'homme, mais on peut aussi porter un autre regard. Je ne dit pas qu'il est bien, mais essayez de voir comment ce mode de vie importé des occidentaux a déstructuré la société pour changer la nature de cette richesse et de cette pauvreté, ou de cette misère. Et je vous suis très reconnaissant vraiment d'avoir distingué la misère et la richesse, d'avoir

donné cette définition de richesse et de misère parce que c'est vraiment quelque chose sur lequel on doit plancher longtemps pour progresser.

Joseph Pri

Je suis étudiant, ma question est plutôt une remarque. On est en train de parler de pauvreté et je crois que c'est un risque de vouloir traiter cette question de manière globale. Et puis j'ai pu constater que quelques intervenants parlent de l'Afrique comme étant une entité unique alors que l'Afrique, c'est quand même vaste et je pense qu'il y a d'énormes différences. Il y a un risque de vouloir parler de pauvreté de manière globale. Je pense qu'il faudrait, c'est un peu exagéré, mais il faudrait prendre les choses au cas par cas, si on le peut.

Tracy

I'm from the Society for Ecology and Culture, just in response to Gabriella. Basically I feel that I don't have the qualities to swap places. I do not like to cook, to build my own house, to look after eleven children at the same time: to live, in my opinion, a very, very difficult life. So I wouldn't say that I could live that life, but should recognize maybe that we can't. It doesn't mean that it is any less worthwhile.

Une autre intervenante

On sait très bien, quand on est une femme, pourquoi on ne pourrait pas et on ne voudrait pas vivre la vie d'une femme africaine. Toutes les femmes occidentales qui sont dans cette salle et qui ont voyagé ont rencontré des communautés de femmes de 40 ans qui ressemblent à des grands-mères (pour ma part j'ai 40 ans). Par contre je crois que nous, en tant que femmes, ce qu'on romantise et dont on est jalouse par rapport aux femmes de ces communautés, c'est que, pour citer sans talent Illich qui nous a tous instruit aussi, c'est qu'elles sont reconnues dans leur qualité du genre féminin avec leur droit de genre féminin. Tandis que nous, pour gagner nos libertés, il a fallu qu'on abandonne notre

genre et notre spécificité de genre. J'ai aussi connu un peu la spécificité de la culture iranienne par exemple et effectivement il y a beaucoup de contraintes mais il y a un gain que nous avons perdu en Occident. C'est le respect de la femme, comme moitié de l'humanité apportant la moitié du respect, du savoir, de la connaissance. Mais je crois que la réponse est très claire, on n'a pas envie d'avoir l'air d'avoir 90 ans et de mourir à 40 ans déjà arriérée grand-mère.

Gabriella

There was a misunderstanding. I shall try to be as clear as possible. When I said I didn't want to swap places, I meant I was extremely happy when I was there and I keep on going back. I have learned the language. But please let us be serious about who we are. I don't have the skills to live in a subsistence economy, I really refuse to idealize traditional communities, especially when looked at from the point of view of women. Because it is not true what we heard this morning about the communities being the place where resources are equally distributed. We all know that it is not true. You know this discourse is so similar to the one about families, that are supposed to be the places where resources were equally distributed. Now we know for sure that this is not true. We know that families are places where people kill each other, where for instance women are not treated equally as men. So I was just trying to remind you that there are other ways to look at community. I do accept, as I mentioned, a serious effort to look into traditional knowledge of communities to build alternatives. But I'm also very much afraid of romanticizing things and that's all.

Lakshman Yapa

The story that I told Majid about two years ago was a story about the International Potato Institute in Lima, Peru. In the traditional way of growing potatoes in the high Andes you had different kinds of potatoes being adapted to different ecological situations. So when

you went to a market place you saw purple or yellow potatoes, or long, short etc. In another area you would find tremendous *boradio* potatoes. In fact, you could make some really nice maps, matching the potatoes to the different ecological conditions and mountains. Now when you trace the history of this, there are two processes. One is the biological process of adapting to different ecological conditions and the other is the knowledge of the Quechua-speaking women. They would observe what potatoes do well and where, and they had a very rich understanding of all their traditions, which had been passed down from mothers to daughters for generations. So if you looked at potatoes it was not just the potatoes you were seeing but what had actually been constituted from the very rich contribution of these women, who had intimate knowledge of the different parts of the mountains.

Now when the Potato Institute came and gave them high-yielding potatoes and improved potatoes, generic, uniform potatoes spread throughout the mountains. Genetically, they were very weak potatoes, not improved potatoes because they were not adapted to the different parts of the mountains. So now you have to use pesticides and fertilizers to grow these potatoes. But what also happens is that the knowledge of the women has been devalued. They were marginalized. They had been the keepers of the seeds and producing subsistence and now all that was lost. This happened in the name of development.

But the point I was trying to make here is that several years afterwards, the US Agency for Development had a programme called WID (Women in Development) and they come there with the programme to empower women, whereas what they have done is to disempower women through this new science of potatoes. So, what I'm trying to say is that, in the end, there was no understanding of how the Indian women were constituted, through their knowledge of geography, their knowledge of potatoes and their knowledge of subsistence.

Majid Rahnama

Là vous voyez l'exemple de femmes qui ont eu un rôle central dans la communauté grâce à l'action qu'elles avaient, grâce à leurs connaissances, grâce à leur science développée pendant des siècles et des siècles. Et ici vient d'un seul coup un modèle de développement qui vient tout détruire en même temps. Les femmes en attendant disparaissent, parce qu'elles n'ont plus de place dans cette culture justement, dans ce modèle de développement qui était venu. Et les solutions ne vont pas parvenir de nouveau d'un centre, d'une organisation internationale qui va donner du pouvoir aux femmes mais elle va venir justement de cette intelligence de chaque femme, de chaque être humain qui entoure ces femmes, dans leur façon localement de voir comment on peut préserver ce qu'il y a d'important, justement dans le genre de la femme. Je crois que si on a ce message, on peut le lier à cette idée du développement, comment ce développement aujourd'hui détruit les possibilités d'une autonomie féminine selon la culture, la spécificité féminine.

Pierre Nicolas

Bonjour, j'ai pour ma part derrière moi une carrière de consultant, de créateur d'entreprise, de dirigeant et depuis hier j'écoute avec beaucoup de sympathie et d'intérêt tout ce qui est développé ici et en même temps je suis très insatisfait. Et c'est là l'objet de ma question. J'ai un sentiment d'inconsistance politique radicale du discours de l'après-développement, c'est ça que je voudrais explorer.

L'idée de base de mon intervention c'est que tout les mouvements humains qui ont existé dans l'histoire, qui ont eu des résultats, ont été des mouvements qui ont été faits au nom du développement de leurs adhérents. Lorsqu'une secte, et il en apparaît périodiquement, prône le suicide de ses adhérents, la vie de cette secte est relativement courte. Ceci dit comme la fascination de la destruction, la fascination du vide existe dans l'esprit humain il réapparaît périodiquement des sectes de ce genre. De la même manière,

dans les années 1965 à 1975, j'étais absolument fasciné par Ivan Illich et je suis très heureux de le retrouver dans cette enceinte.

Mais entre-temps qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai constaté que je n'avais pas assez d'argent, que je ne pouvais pas atteindre mes objectifs et j'ai gagné de l'argent. Puis ayant gagné cet argent je suis de nouveau dans une assemblée de ce genre et je réfléchis d'une autre manière. Ce que je veux dire par là, c'est que pour ce que j'en comprends pour l'instant, l'idéologie de l'après-développement est une idéologie qui prône une forme de suicide doux, de suicide économique ou de simple survie. En tant que telle, elle n'a donc absolument aucune chance de succès. Et à ce moment-là je voudrais la regarder un petit peu plus. Si je lis François Partant, premièrement à la question « que faire ? » il répond : « en fait il n'y a rien à faire » puis dans un même temps il dit « si, il y a quelque chose à faire, il est possible de mettre en réseau les communautés marginalisées de façon à ce qu'elles aient entre elles des échanges profitables qui les aident à se maintenir et à se reproduire identiques à elles même. » Mais quand ensuite je cherche des illustrations de ce que cela peut être, ce que je trouve de plus proche, c'est, par exemple, Emmaüs, les communautés de l'Abbé Pierre, qui avec des brisés du développement, au niveau urbain, font effectivement une communauté qui aide à mieux vivre le sous-développement local dans les niches ou dans les trous ou dans le mitage de l'espace du développement.

Autrement dit, ce que je comprends pour l'instant de la proposition positive qui est faite, c'est « développons une idéologie qui aidera à supporter subjectivement mieux la pauvreté et puis la rendra un petit peu plus douce. » Évidemment c'est pas satisfaisant, et à ce moment là je me dis « pourtant j'ai beaucoup de plaisir à entendre toute la partie critique de ce discours » et je réfléchis à tout ce qui inspire cette partie critique. Et je me dit par exemple on critique ici tout ce qui était de l'ordre de l'assistance

technique, le travail sur le développement et ainsi de suite, et une des choses qui revient régulièrement c'est, au fond, il est temps de dire non à la charité bourgeoise missionnaire. Mais ce que j'entends dans l'après développement, c'est un néo évangélisme, c'est à dire c'est un retour à la petite communauté évangélique auto-centrée qui dit « poor is beautiful. » Ce qui n'est pas quand même un programme.

C'est très important sur le plan subjectif pour les gens qui font partie de la communauté mais en rien on n'est à la hauteur de votre programme « défaire le développement, refaire le monde. » C'est un programme révolutionnaire, or je constate qu'ici on nous tient un discours révolutionnaire sans discours de prise de pouvoir. Il n'y a pas, je n'ai pas entendu de stratégie politique. Donc, à partir de ça, voyez ce qui nourrit pour moi l'idée d'inconsistance politique du discours sur l'après-développement.

Pour que les équilibres dont on fait l'éloge ici, et qui sont émouvants, puissent fonctionner, il faudrait qu'il y ait des communautés autonomes, au sein desquelles cet équilibre puisse se retrouver, d'ailleurs ce mot est juste puisque, dans bien des cas, je vous trouve très rousseauiste dans les descriptions d'une sorte d'état de nature de la société traditionnelle, qui pour moi ne correspond pas à grand chose que je connaisse.

Or cette autonomie des petites communautés, elle n'est pas possible, pour ce que j'en sais, ou plutôt elle n'est possible que dans les non-lieux du monde, dans les trous du monde, mais dès qu'une toute petite communauté existe dans un lieu avantageux du monde, immédiatement elle est envahie, ou encore on achète les moins solidaires de cette communauté et puis la communauté disparaît, son équilibre est défait.

Alors, à partir de ça je réfléchis à ce qu'il est possible d'affirmer positivement, puisqu'à cet instant je fais la critique de l'après-développement qui lui-même critique le développement, cela ne nous mène pas très loin. Qu'est-ce qui pourrait être une approche positive ? Ma première

idée est d'abandonner le discours révolutionnaire. D'ailleurs voici le regard que je porte sur les révolutions : soit c'est prétentieux de tenir un discours révolutionnaire, on affirme quelque chose qu'on ne sera pas capable de faire, soit si on est capable de la faire c'est dangereux parce qu'en réalité, on va mobiliser des moyens de destruction qui sont considérables, on en a quelques exemples.

Donc la première proposition, c'est soyons réformistes et si on l'est, dans ce cas, il faut prendre le pouvoir ou disons chercher le pouvoir là où il est, c'est à dire chez le puissant. Si on dit, par exemple, ce qui a beaucoup été évoqué dans ce que j'ai entendu, qu'il y a l'empire américain ou l'empire occidental eh bien dans ce cas là ce que nous avons à faire, c'est de nous poser en psychothérapeute du puissant, de l'empire occidental, lequel évidemment se plaint de ses impuissances locales. J'étais psychothérapeute à une époque, lorsque quelqu'un se plaint d'impuissance ou d'un trouble quelconque, qu'est-ce que l'on peut faire ? On peut lui proposer d'assumer la responsabilité de ses symptômes, les identifier, d'en prendre la responsabilité et puis ensuite de travailler ses contradictions.

C'est ce que vous faites c'est ce que fait le discours de l'après-développement, c'est à dire qu'il a une partie critique très développée dans laquelle on cherche, parce que nous sommes ici tous des développés, qui faisons partie de ce monde développé, de cet empire, nous sommes des impériaux et des impérialistes. La partie critique du discours de l'après-développement est une partie qui tend à vous amener à assumer vos contradictions, mais le programme politique pour l'instant il n'y est pas.

Majid Rahnema

En ce qui me concerne, Serge Latouche pourra me corriger, mais je crois que l'idée de ce colloque n'est pas du tout d'apporter une solution. L'idée était celle d'une conversation sérieuse autour d'un problème qui est constamment considéré comme la réponse à tous les problèmes, c'est à dire le développe-

ment. Malheureusement la dernière fois que 150 chefs d'État des pays du monde se sont réunis à New York il y a 5/6 ans pour le 50^e anniversaire des Nations unies, la seule chose sur laquelle tout le monde était d'accord, tout le monde unanimement, c'était le développement.

Le colloque c'était pour une conversation d'un autre genre, repenser le développement, repenser le monde.

Le titre « Défaire le développement, refaire le monde », Serge en a parlé hier, ce n'était pas du tout l'idée de faire une prescription pour un monde différent, cela aurait été absolument contraire à tout ce que nous disons si on l'interprète de cette façon. Pourquoi donc voulez-vous que, d'un seul coup, on saute sur la conclusion en disant « voilà, nous avons une réponse révolutionnaire ? » Je ne vois pas personnellement que ce colloque cherche tout de suite une réponse universelle. C'est impossible et en ce qui me concerne, je trouverais ça une utopie et une bêtise même, parce que ça reviendrait à avoir exactement le discours du développement. On veut pas opposer à un discours un autre discours du même genre.

C'est maintenant dans ce sens là que je voudrais inviter à la réflexion. Est-ce qu'il y a quand même un consensus sur l'idée que ce développement n'est pas ce que les peuples ont voulu ou ont attendu ? Quelques fois on a dit justement que ce développement a une histoire et, quand quelque chose a une histoire, on ne peut plus du tout le juger comme avant. Par exemple le national-socialisme, ce n'est pas le nationalisme et le socialisme, mais c'est une chose qui a été, qui a une histoire, donc on peut dire que le national-socialisme a été un échec. On peut faire la même chose maintenant pour d'autres sujets, et sérieusement, et après repenser les choses différemment. C'est cela qui a été dit hier, de façon intéressante. Et ce qu'aujourd'hui, par exemple Lakshman, nous a dit, ou cherche à dire : « repensez, cherchez de nouvelles formes de pouvoir. » Par exemple, j'ai eu l'impression que vous avez dit « il faut chercher le pouvoir chez les puissants. » Mais qui

sont les puissants ? Est-ce que l'Amérique c'est vraiment la puissance aujourd'hui ?

Absolument pas, l'Amérique, aujourd'hui, ne doit pas même être considérée comme un modèle de pouvoir. Nous ne sommes plus dans le concept du pouvoir souverain, où il y a une monarchie, etc. Le pouvoir américain c'est nous tous, plus ou moins, dans notre façon d'agir, et puis la façon dont tout ça s'est monopolisé dans un pays, etc. Nous devons donc repenser la question du pouvoir. Qui est le pouvoir ? Le pouvoir, c'est nous. Je prends l'exemple des femmes iraniennes, parce que je suis originaire de ce pays, qui pendant 20 ans a cherché à détruire les femmes, à leur opposer des notions totalement stupides de pouvoir. Eh bien, les femmes s'en sont sorti aujourd'hui. Ce sont les femmes qui, plus ou moins, sans que personne le sache, dirigent l'Iran et la république Islamique est devenue un genre de fiction, parce que la société civile a déjà pris le pouvoir. Le pouvoir est là, il n'est pas chez les Ayatollah, c'est fini.

Donc, repenser le pouvoir, ce sont des choses auxquelles ce colloque vous invite. Et, avec votre permission je vais donner la parole à Lakshman, pour qu'il dise un mot sur la façon dont il conçoit le pouvoir, où est le pouvoir et qu'il n'y a pas de modèle. Nous cherchons, il faut que le modèle soit cherché partout, que chacun de nous fasse ce modèle qui est à venir.

Lakshman Yapa

We have used the term development and post-development several times in this conversation. To me – and I said this in the morning – there is no concrete entities in the world to which this corresponds. We use the word at a certain level of abstraction to enable the conversation, but it quickly disables and discourages conversation, and this was an example. Because the term development is very condescending and it leads to inequality. Because when you say development, it is as if you're coming here to develop me and that's condescending.

The second thing that I would like to

say is that you talked about this programme as being revolutionary. Let me give some examples. If the automobile is the dominant way for getting to work, suppose we talk about walking and public transport, about car-pulling and cycling. If we talk about how we grow crops, instead of using pesticides we talk about the 12 or 14 different ways in which this can be done, in which we valorize what people have been doing and their indigenous knowledge. What is so revolutionary about this ? Because when we use the word revolutionary, we think of it as some kind of proletarian party giving us leadership. These things are happening at a thousand different sites and this is precisely what Michel Foucault means by not serving power. We don't need to serve power. We don't need to capture State power, we don't need a political party to give us leadership. Political parties can exist but in the meantime there are the 10 to 20 thousand different sites on which we can work politically, culturally, ecologically, academically, etc.. And this is what we need to do and I don't know why we have to call this development, nor do I know why we need to call it revolution. It's the exercise of not serving power on a scale that is proportionate to whom we are. I'm not an army general, I'm not a president, I'm a college teacher. I should be able to engage in exercises from where I am. It can be a bank clerk, a bus driver, a farmer: we all help to engage ourselves from where we are, through our own agency and not serving power.

Jacques Berthelot

Je suis de l'association Solidarité et très heureux de ce qu'a dit Lakshman Yapa à plusieurs reprises, mais « laissez les pauvres tranquilles » cela voudrait dire le désengagement total. Or, les pauvres ne vont pas être laissés tranquilles, parce que, si les États se désengagent, les multinationales et les marchés financiers ne feront pas de même. On sait que ce sont eux qui contrôlent de plus en plus la planète et les pauvres ne seront pas tranquilles du tout. C'est donc très

bien d'agir à tous les niveaux, dans toutes les fonctions qu'on peut avoir, professionnelles, militantes ou politiques. Mais il y a aussi des règles du jeu internationales imposées par ces multinationales et les marchés financiers qui exigent de ces multinationales les taux de rentabilité que l'on connaît. Il faut donc aussi essayer de maîtriser ces multinationales. Et pour cela la politique est absolument indispensable. Il faut en effet reconstruire de nouvelles règles politiques pour maîtriser ces multinationales, pour refaçonner les règles de l'OMC, il faut s'en débarrasser si possible, du moins les refaçonner radicalement. Nous ne pouvons donc pas « laisser les pauvres tranquilles », levons d'abord la chape de plomb que nous maintenons sur eux à travers ces règles internationales, à travers par exemple l'armée française dans de nombreux pays d'Afrique, etc..

C'est cela essentiellement qu'il faut faire, mais il faut, en même temps, proposer de nouvelles règles.

Finalement, dans ce colloque, nous avons appliqué l'après-développement essentiellement aux pays du sud, mais l'après-développement c'est aussi la question : « comment peut-on ici, au Nord, changer les règles pour que tout change aussi ailleurs ? » Je crois que les conférenciers n'ont pas suffisamment dit : « qu'est-ce qu'on fait, nous, pour l'après développement ? Qu'est-ce que ça veut dire pour nous ? Est-ce qu'on devient tous pauvres, pauvres au sens non pas la misère, mais que fait-on personnellement, pour changer justement nous-mêmes dans nos façons de vivre ? »

Majid Rahnema

Je vais faire une petite rectification : j'ai eu une part de responsabilité pour le nom de cet atelier. J'ai pris un mot de Gandhi qui dit « get off the backs of the poor. » Pourquoi ce terme ? Comme je l'ai expliqué, je pars du principe que, pendant des millénaires, ce sont les pauvres qui ont eu tous les arts possibles, toutes les sciences possibles d'écarter la misère et de ne pas tomber dans la misère. Aujourd'hui, nous les empêchons

de faire cela. Aujourd'hui, par notre action, nous empêchons toutes les richesses des pauvres d'être mises en action pour pouvoir exorciser la misère et nous leur faisons passer la misère. Mais ça ne veut pas dire que vous voudrez laisser les multinationales tranquilles. Cela, vous pouvez le faire si vous voulez agir. Mais cela ne veut absolument pas dire que si vous laissez les pauvres tranquilles, vous ne laissez pas les multinationales tranquilles. Parce qu'au fond, dans ces pays là, vous pouvez agir beaucoup plus facilement. Mais je crois que nous, en tant que non pauvres, nous n'avons ni éthiquement, ni physiquement, les moyens de faire ce que les pauvres pourraient faire si on les laissait tranquilles. Les pauvres savent les choses, mais ne les embêtez pas, ne les assiégez pas par la misère.

Hélène Duhot

Je suis mère pas au foyer parce que je travaille, mais qui essaye d'une manière générale de mettre mes actes en rapport avec mes pensées, ce qui rejoint complètement ce qu'on est en train de dire maintenant. Je voulais dire qu'effectivement, aujourd'hui, le pouvoir est complètement individuel. Et qu'on est en train de parler des pauvres aujourd'hui, mais qu'il faut peut-être élargir le débat, et dire que si la pauvreté résulte, en général, d'une dépossession, elle existe de fait dans nos sociétés. Elle existe à tous les niveaux parce qu'on est, dans une société dite développée, dépossédés de l'éducation de nos enfants qu'on donne à un corps enseignant, dépossédés de notre santé qu'on confie à un corps médical, dépossédés de nos liens sociaux, de la notion d'entraide. Je voudrais qu'on se pose la question : « est-ce qu'on est pas déjà plus pauvres qu'eux, qui continuent, malgré des conditions de vie très difficiles, à manifester tout simplement de la vie dans leur quotidien ? » Et je pense que si on veut vraiment avancer, il nous faut changer de l'intérieur, changer au quotidien tout ce qu'on peut faire pour, petit à petit, avancer. Et puis prendre position, très fortement, sur les

sujets qui nous mobilisent tous, c'est-à-dire dans nos actes de tous les jours, les mettre en pratique et à ce moment-là ça peut changer. Quand on achète une voiture au lieu d'en acheter deux, effectivement cela a un impact, parce qu'à un moment donné de toute façon il ne s'en vendra pas, c'est un exemple très concret. Mais je pense qu'au-delà de ces petits exemples au quotidien, il faut mettre l'accent davantage aussi sur la dimension de l'éducation, parce que tant que nous ne changeons pas l'éducation qui est apportée à nos enfants et qui perpétue nos modèles de société, nos modèles de développement, nous aurons toujours du mal à reprendre pied pour nous redonner du pouvoir.

Serge Latouche

Je voudrais réagir en partant de ce qu'a dit Jacques Berthelot. En fait, sont propos n'est pas tout à fait juste, nous avons parlé aussi de l'action au Nord, puisque nous avons parlé, contre le développement durable, de décroissance conviviale et par conséquent d'organiser cette décroissance. Évidemment nous aurions peut-être pu développer cela et en faire l'objet d'un atelier particulier.

Je crois que la critique du développement, c'est se libérer d'un carcan qui pèse, ce marteau dont je parlais, cet imaginaire économique qui est dans nos têtes et qui fait que tous les problèmes sont vus sous la forme économique, non seulement par les firmes transnationales mais par nous même. Nous avons toujours cherché l'ennemi partout, nous l'avons désigné : les firmes multinationales, les États, mais ce n'est pas suffisant. L'ennemi, en dernière instance, il est dans nos têtes. La conception de Foucault et du pouvoir est à la fois séduisante et en même temps, on sent bien que c'est pas suffisant.

Lors d'un colloque sur l'économie criminelle, il y avait un député PS rapporteur, qui est d'ailleurs porte-parole pour la campagne de Jospin, Vincent Peillon, qui a fait une remarque tout à fait intéressante. Il a dirigé la commission parlementaire qui a été enquêter sur les

paradis fiscaux. Et il disait « je me réjouis qu'il y ait 60 000 militants d'Attac, c'est à dire de gens qui luttent en faveur des taxations financières contre l'évasion fiscale, les paradis fiscaux, la criminalité financière » puisque tout ça est un peu lié en fin de compte. Mais, ajoute-t-il « il faut que vous sachiez que chaque jour les députés sont harcelés de courrier, car il y a deux millions de français qui ont des comptes en banque en Suisse. Ce ne sont pas uniquement des firmes transnationales, ce sont des français moyens. Ces français moyens font de l'évasion fiscale, indirectement, font placer leur argent au Luxembourg, dans les îles anglo normandes, à Monaco, sans parler des Iles Vierges ou ailleurs. »

Par conséquent, bien sûr nous avons le pouvoir d'une certaine façon, comme disait Foucault. C'est-à-dire que si nous faisons la décolonisation de notre imaginaire, que nous essayions de fonctionner dans notre coin, oui nous avons le pouvoir. Mais qui c'est « nous », c'est 60 000 militants d'Attac. Mais en face il y a 2 millions de braves petits français qui ont leur compte en banque en Suisse, qui harcèlent les députés de motions pour faire pression, pour développer les lois d'évasion fiscale, qui indirectement se font complices du blanchiment de l'argent sale à travers les banques, lesquelles finalement se font complices de l'argent criminel des mafias, etc. tout en étant des français bien pensants et honnêtes. Il nous reste à faire la décolonisation de ces gens-là, de tous ces braves gens qui sont eux-mêmes exploités par le système et victimes du système, mais qui en même temps le perpétuent.

Et nous avons donc affaire à une gigantesque manipulation des esprits et à notre niveau, notre entreprise, c'est une entreprise de décolonisation, de contre-manipulation, mais sur ce plan-là nous sommes largement démunis. En effet, les gens virtuellement victimes du système représente une immense majorité, mais dans cette immense majorité il n'y a qu'une toute petite minorité qui a vraiment entrepris la décolonisation de l'imaginaire, qui ne soutient pas artifi-

ciellement ce système de pouvoir qui permet aux firmes multinationales de mondialiser en rond sans problème. Je crois que c'est là quelque chose de très important et on le voit bien dans l'intervention d'Ivan Illich. Il y a eu un développement des médecines alternatives à un moment et il y a des développements aussi d'éco-alternatives, d'entreprises équitables et solidaires, on en parlera dans divers ateliers. Ce sont bien sûr des initiatives très intéressantes, mais isolées, portées finalement toujours par les 60 000 personnes qui sont concernées dans Attac ou un autre mouvement, une ONG de ceci, de cela. Mais face à ça nous avons des millions de gens qui préfèrent acheter non équitable, pas solidaires, qui peuvent pas vivre dans une économie alternative. Ces initiatives sont toujours condamnées à être finalement récupérées et maintenant on voit que les produits équitables et solidaires comme ce café Max Havelaar qui nous est proposé se trouve sur les étals des supermarchés Carrefour et Cie, lesquels demandent qu'on leur accorde le label équitable et solidaire. C'est quand même un peu fort de café, c'est le cas de le dire. De la même façon que les médecines alternatives, qui nous sont proposés par la sécurité sociale, ont ainsi été complètement neutralisées. Les mouvements alternatifs n'arrivent pas à faire basculer une masse de gens suffisante pour renverser le rapport de force, rapport de force presque mental, dans l'imaginaire, pour qu'il y ait tout d'un coup des milliers de gens dans l'alternative.

Quelquefois, à propos d'événements comme ça - comme en mai 68 ou au moment de la crise de la vache folle - on découvre tout d'un coup que ces braves gens tranquilles, finalement, ils sont prêts à remettre en cause un certain nombre de choses. Castoriadis, le philosophe, pensait qu'à la faveur de crises comme ça, on peut faire basculer les choses. Mais il y a là le problème du jeu du pouvoir, il y a là quelque chose d'extrêmement important. C'est vrai que nous avons le pouvoir, virtuellement, mais ils ont aussi celui de nous manipuler, ce qui fait que nous

avons un pouvoir que nous ne pouvons pas utiliser, parce que nous pensons dans leur sens, et nous sommes dépossédés de ce pouvoir que nous avons. C'est un très gros problème et je pense que c'est pour cela que nous sommes ici.

Claudine Fehndrich

Je suis du Monde Diplomatique, en Suisse. Je voulais intervenir par rapport surtout à l'intervention de Jacques Berthelot. Je pense qu'effectivement il faut qu'on laisse les pauvres tranquilles et j'ai beaucoup aimé le titre de ce colloque « Défaire le développement. » Pour moi, cela semble évident que c'est ici que nous, j'entends nous occidentaux, nous consommateurs, devons agir. Pour en revenir aux multinationales, je vais donner un petit exemple. Attac, dans le canton de Neuchâtel, a réussi à déjouer les plans de Nestlé, une très grande multinationale, qui voulait acheter une source d'eau. Cela devait être fait en secret. Grâce à l'action d'un petit groupe, Nestlé a renoncé à acheter cette source d'eau. Suite à cela, l'information a paru dans la presse et des gens du Brésil ont contacté ce petit groupe en Suisse, en disant voilà ce que fait Nestlé chez nous, nous avons besoin de votre aide. Et l'aide, c'est de faire passer l'information. Il y a la journée sur l'eau le 22 mars, je sais pas si c'est le cas également en France. L'information va passer dans les écoles à tous les niveaux, au niveau des mass médias. Ce que je veux dire c'est que c'est vraiment à nous, ici, d'agir. Je rejoins ainsi certaines intervenantes, par rapport à l'éducation, c'est à nous ici d'intervenir, nous sommes les consommateurs. Nous savons que notre richesse se fait aux dépens des autres, nous devons donc revoir nos modes de vie.

Je vous dirai juste une anecdote, j'ai vécu aux États-Unis dans les années 1980, en Iran dans les années 1970. Je pense que la femme était beaucoup plus libre en Iran qu'elle l'est aux États-Unis malgré tout ce qu'on a dit, qu'on a diabolisé ce pays. Il y avait l'Arabie saoudite à côté, on n'en parlait jamais parce qu'ils étaient soutenus par les États-Unis. Il y

avait les Talibans qui étaient déjà là et maintenant, c'est là qu'on montre l'hypocrisie de l'Occident, on a justifié -même des féministes l'on fait - la guerre en Afghanistan en disant que c'était pour libérer les femmes afghanes du port de leur voile. C'est vraiment une hypocrisie. Je pense vraiment que ce qui est très important c'est l'information. Je ne sais plus quelle dame a parlé du nouvel activisme qu'est l'éducation par l'information. Nous devons parler de ces différents pays et surtout parler de nous, et de ce que nous pouvons faire ici au niveau local. C'est le projet politique, c'est vraiment à nous de nous réapproprier tout cela, dans la pratique on voit que c'est possible. En tout cas merci beaucoup pour ce colloque que je trouve extraordinaire.

Oswaldo De Rivero

Le français c'est une langue très conceptuelle, tellement difficile pour transmettre des idées pratiques comme l'anglais. Et comme j'ai été éduqué dans un milieu anglo-saxon, je vais essayer de rendre mon français un peu pratique. On va parler d'abord de développement pour être clair ici. Le mot développement a été créé vers 1950 c'est-à-dire la conception de développer les pays exactement comme ont été développés les États-Unis et l'Europe. Quels pays ? ceux qu'on a appelé « arriérés. » Après les technocrates ont été plus sophistiqués et ont dit « non, pas arriérés, sous-développés. » Et maintenant on dit « non, pas sous-développé - c'est très méchant - on dit en voie de développement. »

On a essayé tous les modèles. Le communisme est un modèle de développement qui a échoué totalement, a été pire que le capitalisme, a détruit presque plus l'environnement que le modèle américain; et puis il y a le modèle américain, le modèle capitaliste américain et européen, et après le modèle européen avec ce qu'on appelle l'économie mixte avec grande intervention de l'État, comme en France ou dans les pays nordiques. On a essayé tous ces modèles, le socialisme à Cuba, le système mixte au

Pérou, le développement maintenant tout-à-fait néolibéral, tout a échoué.

Et nous voulons défaire le développement; mais si le développement n'existe pas, qu'est-ce qu'on va défaire? C'est tout à fait illogique. On va défaire l'Europe, c'est une des choses développées, les États-Unis, la Nouvelle Zélande, l'Australie, et les 4 pays NIC « new industrialized country », la Corée du sud, Taiwan, Singapour et Hong Kong, même la Chine est un pays développé. Qu'est-ce qu'on va faire, on va défaire la société occidentale? Je ne crois pas à ça, je suis occidental, moi. Comme latino-américain, je me crois occidental. Qu'est-ce qu'il faut défaire? Il ne faut pas défaire une chose qui n'existe pas parce que le modèle communiste, NIC, capitaliste, libéral ont échoués tout-à-fait. C'est-à-dire, nous sommes dans le « post-développement », c'est une idée intéressante du fait que tous les modèles ont échoué.

Pratique, j'amène ici une idée pour le « post-développement. » Il faut faire, comme on dit en anglais du « damage control », en français limitation des dégâts. Il faut faire du « damage control » de la grande urbanisation mondiale, qui est inévitable et pas stoppable, c'est impossible d'arrêter cela. On peut pas empêcher que les paysans marchent vers les villes en Afrique, en Amérique latine, c'est tout-à-fait fou, impossible. Mais qu'est-ce qu'il faut faire du « damage control »? Il faut se centrer sur les choses nécessaires pour survivre. Pour éviter une catastrophe écologique, une catastrophe socio-politique, il faut augmenter la planification familiale, c'est très important.

Deuxièmement il faut contrôler ce qu'on appelle les biens publics globaux, quels sont-ils? L'eau, l'énergie, c'est un bien public global parce que l'énergie fossile est polluante. Il faut commencer à développer les énergies alternatives et l'alimentation, parce que les villes vont être pleines de gens et il n'y aura pas accès à la sécurité alimentaire. Et cela, pour moi, c'est peut-être une vision un peu pessimiste mais c'est réaliste. Si on ne met pas des moyens dans l'alimentation, dans l'eau, dans l'énergie et dans la

planification familiale il y aura beaucoup d'éclatements, des troubles sociaux politiques même en Afrique et des « collapsés » d'États-nation. En Afrique des États-nations ont déjà collapsés, ont commencé à s'effondrer, il n'y a presque pas d'États-nation en Afrique non collapsés (collapsé en français signifie effondré).

En Amérique latine, la Colombie est en train de s'africaniser, sans être péjoratif, par sa façon d'entrer dans ce type de guerre civile. Il y a de l'instabilité au Venezuela, en Équateur, en Argentine. Tout ça parce que tout a échoué, qu'est-ce qu'on va défaire si le développement n'existe pas? Il faut chercher quelque chose pour le « damage control. »

Le français a toujours des idées brillantes, il faut un « post-développement » et une nouvelle théorie, une nouvelle utopie.

Mais il faut être plus pratique, plus anglo-saxon. « Damage control » de l'eau, l'énergie, l'alimentation et la planification familiale dans tout le monde entier. Avec qui? Avec les associations civiles, les gouvernements et même avec les transnationales parce que c'est la survie de la planète. Je ne sais pas m'exprimer d'une façon plus pratique en français.

Un intervenant

Je voudrais dire que j'ai pas mal d'amis qui sont réformistes, je les aime beaucoup, mais si le réformisme du développement marchait, cela se saurait depuis longtemps. C'est ma première remarque. La deuxième c'est que l'échec de la révolution réelle n'est pas l'échec de la pensée, de la critique, radicale. Enfin pour me présenter je suis adhérent à Solidarité, adhérent à la Ligne d'Horizon, à Greenpeace entre autres. J'étais pauvre volontaire pendant 25 ans, aujourd'hui j'ai craqué, je suis professeur d'anti-économie, un ancien élève de Serge Latouche. Je travaille à temps partiel, donc j'essaye toujours d'être pauvre. J'ai auto-construit ma maison, avec l'aide de quelques amis d'ailleurs, dont certains étaient réformistes.

Frédérique Apfell Marglin

Je voulais répondre à monsieur de Rivero, faire un commentaire sur le « damage control », la limitation des dégâts. Il me semble qu'il y a beaucoup à faire, au-delà de la limitation des dégâts, c'est-à-dire prendre les choses à la racine. Par exemple au Pérou où cela fait 8 ans que je collabore avec des organisations. Dans les écoles rurales, dans les Andes, la sierra de Selva, l'Amazonie, ce qu'on enseigne aux enfants c'est pour vivre dans la ville et quand on veut les punir et qu'ils ne travaillent pas assez on leur dit « est-ce que vous voulez être comme vos parents? un rien? gratter la terre comme vos parents? » L'éducation, comme l'ont dit les deux jeunes femmes qui ont parlé avant est absolument centrale.

C'est une des choses qui pourraient être faites parce que l'éducation, qui est maintenant généralisée dans les coins les plus reculés des Andes et de l'Amazonie, est une éducation pour la ville et en plus pour la modernité. Il me semble donc qu'un des champs de travail absolument fondamental est justement l'éducation. De nommer l'oralité comme l'analphabétisme, dit tout déjà. Il y a un total mépris et une mécompréhension volontaire de l'oralité, des connaissances et des pratiques rurales qui contribue énormément à envoyer les jeunes à la ville (je ne dis pas que c'est la seule raison). Moi, je ne dirais pas que la seule chose à faire c'est du « damage control. »

Helena Norbert Hodge

Frédérique and I have worked well together so the idea is very similar. I will also stress again the need to change education at the school level not just at the level of university. But before we get to that point I think we need to make use of every channel we can, using videos, newsletters to get this message out. Because the belief in conventional education is tied to globalization. The education in every country now is being more tightly linked to the needs of mobile corporations. And it's not only national, it is global, it is for a mobile

global work force and economies everywhere are suffering. So we need to wake people up in France as well as on the other side of the world about what is happening in the name of education and the way to do that is through this education for action. Tomorrow we have a workshop on the re-appropriation of knowledge. For those of you who are interested we can discuss further there. Thank you.

Nicolas Gardelle

Je suis professeur de lettres moderne en retraite. Je m'intéresse depuis des décennies aux êtres humains et aux civilisations. Je n'ai pas vécu longtemps dans des pays de civilisation étrangère, simplement quand j'ai voyagé j'ai ouvert mes yeux et mes oreilles. J'ai vu des femmes très heureuses au Maroc, j'ai vu des grands mères au Maroc écoutées d'une ribambelle de petits enfants à qui elles racontaient des histoires alors que chez nous nous sommes méprisées parce qu'on est d'un autre âge. J'ai vu ma belle-mère chinoise qui n'aurait pour rien au monde donné sa vie pour la mienne, parce que moi je partais à 7 heures moins le quart du matin pour aller enseigner, mes enfants seuls à la maison, ne rentrant qu'à 7 heures le soir. Et quand j'entends ce qui se dit ici j'apprécie beaucoup de choses. Beaucoup de pensées reflètent ma propre pensée, mais ce qui me frappe aussi c'est pour beaucoup la difficulté de sortir de « l'occidentalo-centrisme. » Il y a un proverbe de l'Inde qui dit : « si tu veux changer le monde, commence par te changer toi-même. » Et il me semble que, pour se remettre en question, en plus de l'autonomie, il faudrait aussi faire l'effort de lire des écrivains étrangers et spécialement d'autres civilisations. Justement pas nos textes, à nous, sur les autres civilisations mais des écrivains d'Afrique du nord, iranien, indien, d'Amérique, de l'Inde, japonais, chinois... pour qu'on comprenne ce que c'est l'Afrique noire, qu'on comprenne ce que c'est que le monde et les autres. Et que nous, malgré tout le mal qu'on fait, on n'est qu'une toute petite partie de la population mondiale, disons que cela remettrait un peu les choses à leur place.

Yede Petersen

Je suis en fin d'étude de gestion humanitaire, où j'ai beaucoup entendu parler du développement, tellement que j'ai presque fini par en avoir une indigestion. Il y avait quelque chose dans ce mot développement qui me gênait. J'ai donc commencé à comprendre. Je voulais dire au monsieur qui cherchait un projet politique de la mission de « post-développement » que je n'approuve pas tellement le mot non plus, parce que cela contient le mot développement justement. Mais je vois une possibilité, dans notre monde, que chacun trouve sa place et qu'on puisse comprendre l'autre à travers des frontières en pointillé. Et j'ai maintenant bien compris, bien que j'ai mis 50 ans à le faire, que le problème de pauvreté est un problème de rapport de force. Je trouve que le rôle des pays du Nord peut être d'en prendre conscience, justement, malheureusement, une des caractéristiques du dominant est qu'il n'en est pas conscient. Et je vais dire aussi au sujet de l'éducation des enfants, je pense au mot de Gandhi « il faut penser au plus faible pour chercher une solution », et qu'on ne pense pas assez aux enfants.

Jean-François Jacquet

Je fais partie d'un groupe coopératif dans le Limousin et je voulais rebondir un peu sur l'intervention introductive de Majid Rahnema, qui pour moi est très éclairante sur la définition des différentes formes de pauvreté et qui éclaire aussi l'expérience que nous essayons de vivre dans la recherche et l'expérimentation de nouvelles formes de pauvreté, à la fois volontaire et conviviale pour reprendre les mots que vous avez employés. On disait ce matin, et je le partage tout-à-fait, que le scandale c'est bien la richesse, au milieu d'un monde qui est majoritairement pauvre, car c'est le mode de vie durable, soutenable à l'échelle de la planète. Et, dans ces conditions, je pense que, comme l'on fait un certain nombre de personnes au cours du débat, il nous revient de nous interroger, nous les européens qui sommes majoritairement présents ici dans ce colloque, sur plusieurs questions.

J'en vois quatre qui me paraissent importantes.

La première : quel sens peut prendre pour nous la recherche d'une pauvreté choisie, c'est-à-dire s'organiser pour vivre avec le juste nécessaire, qu'est-ce que le juste nécessaire ? quelle révolution personnelle dans nos comportements cette recherche peut-elle amener à faire ?

Le deuxième point : quelle forme de convivialité, d'échange et de partage construire entre nous pour sortir d'une problématique individuelle face à la richesse et à la pauvreté, comment construire des réseaux et des formes de vie qui recréent une forme de société basée sur cette recherche du minimum nécessaire

La troisième question : quelles relations établir avec les personnes qui, en Europe notamment, autour de nous, sont dans la misère morale dont vous avez parlé, aussi bien des personnes riches ou exclues, pour chercher ensemble des nouvelles réponses, pour sortir de la misère et entrer dans une pauvreté choisie.

Et le dernier point : quels échanges culturels, et non plus économiques, établir avec des communautés pauvres d'autres continents, pour contribuer à la redéfinition du sens de notre vie en société et pour enrichir notre expérience de tout le savoir-faire, et le savoir-être des personnes d'autres continents qui ont su vivre et qui peut-être savent encore vivre dans la pauvreté.

Jacolin

Je suis un simple citoyen d'infanterie. Je ne veux pas conclure, Flaubert disait déjà que la rage de conclure est une des pires qui soit. Ce qui me semble important, c'est d'agir sur les mécanismes de l'appauvrissement. Parce que combattre de la pauvreté c'est combattre de l'abstrait, mais combattre les mécanismes de l'appauvrissement signifie les connaître et en connaître le déroulement et la perversité. Je crois qu'une des pratiques les plus constructives de l'anti-appauvrissement

Atelier 4 : Get off their backs! Laissez donc les pauvres tranquilles !

c'est la valorisation de l'autre. Et j'aimerais en donner deux exemples, parce qu'ils concernent les femmes, sujet que vous avez bien abordé Majid Rahnema.

Je vois par exemple, au Sénégal, lorsque les jeunes ont mis sur pieds des caisses populaires de crédit, elles n'ont pas demandé un modèle, on leur a pas imposé un modèle, elles ont construit elles-mêmes leur modèle et c'est pour ça que cela marche. Là, je crois qu'il faut valoriser les capacités inventives des femmes, et des hommes aussi. Deuxième

exemple : j'ai des amis qui reviennent du Niger en rapportant « 30 façons de semer le maïs et de le conserver », 30 façons. Mais les paysans ne les connaissaient pas. Ils connaissaient bien sûr, les uns ou les autres, telle ou telle manière, mais ils n'avaient pas eu l'occasion de se rassembler. Il y a un proverbe wolof « jamonte amonte nieriante », cela veut dire se connaître, s'apporter ce que l'on a, savoir utiliser le savoir de l'autre. En voici une illustration : je me promenais le long d'un marigot du côté de Tiesse et là je vois un petit champ de maïs de rien du

tout. Mais c'était le début de l'hivernage et je m'étonne, je dit à la femme qui était là, « mais vous avez planté du maïs là en plein dans le marigot, qu'est-ce que c'est que ça ? » Elle me dit « Moi j'ai pris du maïs dans les vivres du PAM (Programme Alimentaire Mondial), j'en ai pris 3 ou 4 poignées, j'ai planté et ça a poussé. » Et elle conclue par ce proverbe « Essayer, échouer, ce n'est pas grave. Par contre refuser d'essayer, voilà qui est grave. » Eh bien, cette femme était inventive à sa manière. •